charles péguy

notre jeunesse

idées nrf

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.
© Éditions Gallimard, 1957.

Extrait de la publication

Une famille de républicains fouriéristes. — **les Milliet..** — Après tant d'heureuses rencontres, après les cahiers de Vuillaume c'est une véritable bonne fortune pour nos *cahiers* que de pouvoir commencer aujourd'hui la publication de ces archives d'une famille républicaine. Quand M. Paul Milliet m'en apporta les premières propositions, avec cette inguérissable modestie des gens qui apportent vraiment quelque chose il ne manqua point de commencer par s'excuser, disant : Vous verrez. Il y a là-dedans des lettres de Victor Hugo, de Béranger. (Il voulait par là s'excuser d'abord sur ce qu'il y avait, dans les papiers qu'il m'apportait, des *documents* sur les grands hommes, provenant de grands hommes, des documents *historiques*, sur les hommes *historiques*, et, naturellement, des documents inédits.) Il y a des lettres de la conquête de l'Algérie, de l'expédition du Mexique, de la guerre de Crimée. (Ou peut-être plutôt de la guerre d'Italie.) (Il voulait s'excuser par là, alléguer qu'il y avait, dans ces papiers, des documents *historiques*, sur les grands

événements de l'*histoire*, provenant, venant directement des grands événements, et naturellement des documents authentiques, et naturellement des documents inédits.) Je lui répondis non.

Je lui dis non vous comprenez. Ne vous excusez pas. Glorifiez-vous au contraire. Des lettres de Béranger, des lettres de Victor Hugo, il y en a plein la chambre. Nous en avons par-dessus la tête. Il y en a plein les bibliothèques et c'est même de cela (et pour cela) que les bibliothèques sont faites. C'est même de cela que les bibliothécaires aussi sont faits. Et nous autres aussi les amis des bibliothécaires. Nous en avons nous en avons nous en avons. On nous en publie encore tous les jours. Et quand il n'y en aura plus on en publiera encore. Parce que, dans le besoin, nous en ferons. Que dis-je, nous en faisons, on en fait. Et la famille nous aidera à en faire. Parce que ça fera toujours des droits d'auteur à toucher.

Mais ce que nous voulons avoir, *ce que nous ne pouvons pas faire*, c'est précisément les lettres de gens qui ne sont pas Victor Hugo. Quinet, Raspail, Blanqui, — Fourier, — c'est très bien. Mais ce que nous voulons savoir, c'est exactement, c'est précisément quelles troupes avaient derrière eux, quelles admirables troupes, ces penseurs et ces chefs républicains, ces grands fondateurs de la République.

Voilà ce que nous voulons avoir, ce que nul ne peut faire, ce que nul ne peut controuver.

Sur les grands patrons, sur les chefs l'histoire nous renseignera toujours, tant bien que mal, plutôt mal que bien, c'est son métier, et à défaut de l'histoire les historiens, et à défaut des historiens les professeurs (d'histoire). Ce que nous voulons savoir et ce que nous ne pouvons pas inventer, ce que nous voulons connaître, ce que nous voulons apprendre, ce n'est point les premiers rôles, les grands masques, le grand jeu, les grandes marques, le théâtre et la représentation ; ce que nous voulons savoir c'est ce qu'il y avait derrière, ce qu'il y avait dessous, comment était fait ce peuple de France, enfin ce que nous voulons savoir c'est quel était, en cet âge héroïque, le *tissu* même du peuple et du parti républicain. Ce que nous voulons faire, c'est bien de l'*histologie* ethnique. Ce que nous voulons savoir c'est de quel tissu était tissé, tissu ce peuple et ce parti, comment vivait une famille républicaine *ordinaire*, moyenne pour ainsi dire, obscure, prise au hasard, pour ainsi dire, prise dans le tissu ordinaire, prise et taillée à plein drap, à même le drap, ce qu'on y croyait, ce qu'on y pensait, — ce qu'on y faisait, car c'étaient des hommes d'action, — ce qu'on y écrivait ; comment on s'y mariait, comment on y vivait, de quoi, comment on y élevait les enfants ; — comment on y naissait, d'abord, car on naissait, dans ce temps-là ; — comment on y travaillait ; comment on y parlait ; comment on y écrivait ; et si l'on y faisait des vers quels vers

Extrait de la publication

on y faisait ; dans quelle terre enfin, dans quelle terre commune, dans quelle terre ordinaire, sur quel terreau, sur quel terrain, dans quel terroir, sous quels cieux, dans quel climat poussèrent les grands poètes et les grands écrivains. Dans quelle terre de pleine terre poussa cette grande République. Ce que nous voulons savoir, c'est ce que c'était, c'est quel était le tissu même de la bourgeoisie, de la République, du peuple quand la bourgeoisie était grande, quand le peuple était grand, quand les républicains étaient héroïques et que la République avait les mains pures. Pour tout dire quand les républicains étaient républicains et que la république était la république. Ce que nous voulons voir et avoir ce n'est point une histoire endimanchée, c'est l'histoire de tous les jours de la semaine, c'est un peuple dans la texture, dans la tissure, dans le tissu de sa quotidienne existence, dans l'acquêt, dans le gain, dans le labeur du pain de chaque jour, *panem quotidianum*, c'est une race dans son réel, dans son épanouissement profond.

Maintenant s'il y a des lettres de Victor Hugo et des vers de Béranger, nous ne ferons pas exprès de les éliminer. D'abord Hugo et Béranger sortaient de ces gens-là. Mais avec ces familles-là il faut toujours se méfier des procès.

Comment vivaient ces hommes qui furent nos ancêtres et que nous reconnaissons pour nos maîtres. Quels ils étaient profondément, commu-

Extrait de la publication

nément, dans le laborieux train de la vie ordinaire, dans le laborieux train de la pensée ordinaire, dans l'admirable train du dévouement de chaque jour. Ce que c'était que le peuple du temps qu'il y avait un peuple. Ce que c'était que la bourgeoisie du temps qu'il y avait une bourgeoisie. Ce que c'était qu'une race du temps qu'il y avait une race, du temps qu'il y avait cette race, et qu'elle poussait. Ce que c'était que la conscience et le cœur d'un peuple, d'une bourgeoisie et d'une race. Ce que c'était que la République enfin du temps qu'il y avait une République : voilà ce que nous voulons savoir ; voilà très précisément ce que M. Paul Milliet nous apporte.

Comment travaillait ce peuple, qui aimait le travail, *universus universum*, qui tout entier aimait le travail tout entier, qui était laborieux et encore plus travailleur, qui se délectait à travailler, qui travaillait tout entier ensemble, bourgeoisie et peuple, dans la joie et dans la santé ; qui avait un véritable culte du travail ; un culte, une religion du travail bien fait. Du travail fini. Comment tout un peuple, toute une race, amis, ennemis, tous adversaires, tous profondément amis, était gonflée de sève et de santé et de joie, c'est ce que l'on trouvera dans les archives, parlons modestement dans les papiers de cette famille républicaine.

On y verra ce que c'était qu'une culture, comment c'était infiniment autre (infiniment plus

Extrait de la publication

précieux) qu'une science, une archéologie, un enseignement, un renseignement, une érudition et naturellement un système. On y verra ce que c'était que la culture du temps que les professeurs ne l'avaient point écrasée. On y verra ce que c'était qu'un peuple du temps que le primaire ne l'avait point oblitéré.

On y verra ce que c'était qu'une culture du temps qu'il y avait une culture ; comment c'est presque indéfinissable, tout un âge, tout un monde dont aujourd'hui nous n'avons plus l'idée.

On y verra ce que c'était que la moelle même de notre race, ce que c'était que le tissu cellulaire et médullaire. Ce qu'était une famille française. On y verra des caractères. On y verra tout ce que nous ne voyons plus, tout ce que nous ne voyons pas aujourd'hui. Comment les enfants faisaient leurs études du temps qu'il y avait des études.

Enfin tout ce que nous ne voyons plus aujourd'hui.

On y verra dans le tissu même ce que c'était qu'une cellule, une famille ; non point une de ces familles qui fondèrent des dynasties, les grandes dynasties républicaines ; mais une de ces familles qui étaient comme des dynasties de peuple *républicaines*. Les dynasties du tissu commun de la République.

Ces familles qui justement comptent pour nous parce qu'elles sont du tissu commun.

Un certain nombre, un petit nombre peut-être de ces familles, de ces communes dynasties, s'alliant généralement entre elles, se tissant elles-mêmes entre elles comme des fils, par filiation, par alliance ont fait, ont fourni toute l'histoire non pas seulement de la République, mais du peuple de la République. Ce sont ces familles, presque toujours les mêmes familles, qui ont tissé l'histoire de ce que les historiens nommeront le mouvement républicain et que nous nommerons résolument, qu'il faut nommer la publication de la mystique républicaine. L'affaire Dreyfus aura été le dernier sursaut, le soubresaut suprême de cet héroïsme et de cette mystique, sursaut héroïque entre tous, elle aura été la dernière manifestation de cette race, le dernier effort, d'héroïsme, la dernière manifestation, la dernière publication de ces familles.

Halévy croirait aisément, et je croirais bien volontiers avec lui qu'un petit nombre de familles fidèles, ayant fondé la République, l'ont ainsi maintenue et sauvée, la maintiennent encore. La maintiennent-elles autant? A travers tout un siècle et plus, en un certain sens, presque depuis la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Je croirais bien volontiers avec lui qu'un petit nombre de fidélités familiales, dynastiques, héréditaires ont maintenu, maintiennent la tradition, la mystique et ce que Halévy nommerait très justement la *conservation* républicaine. Mais où

je ne croirais peut-être pas avec lui, c'est que je crois que nous en sommes littéralement les derniers représentants, et à moins que nos enfants ne s'y mettent, presque les survivants, posthumes.

En tout cas les derniers *témoins*.

Je veux dire très exactement ceci : nous ne savons pas encore si nos enfants renoueront le fil de la tradition, de la conservation républicaine, si se joignant à nous par-dessus la génération intermédiaire ils maintiendront, ils retrouveront le sens et l'instinct de la mystique républicaine. Ce que nous savons, ce que nous voyons, ce que nous connaissons de toute certitude, c'est que pour l'instant nous sommes l'arrière-garde.

Pourquoi le nier. Toute la génération intermédiaire a perdu le sens républicain, le goût de la République, l'instinct, plus sûr que toute connaissance, l'instinct de la mystique républicaine. Elle est devenue totalement étrangère à cette mystique. La génération intermédiaire, et ça faitvingt ans.

Vingt-cinq ans d'âge et au moins vingt ans de durée.

Nous sommes l'arrière-garde ; et non seulement une arrière-garde, mais une arrière-garde un peu isolée, quelquefois presque abandonnée. Une troupe en l'air. Nous sommes presque des *spécimens*. Nous allons être, nous-mêmes nous allons être des archives, des archives et des tables, des fossiles, des témoins, des survivants de ces âges historiques. Des tables que l'on consultera.

Extrait de la publication

Nous sommes extrêmement mal situés. Dans la chronologie. Dans la succession des générations. Nous sommes une arrière-garde mal liée, non liée au gros de la troupe, aux générations antiques. Nous sommes la dernière des générations qui ont la mystique républicaine. Et notre affaire Dreyfus aura été la dernière des opérations de la mystique républicaine.

Nous sommes les derniers. Presque les après-derniers. Aussitôt après nous commence un autre âge, un tout autre monde, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil.

Aussitôt après nous commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. Le monde de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre. Le monde de ceux qui font le malin. Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous. *C'est-à-dire :* le monde de ceux qui ne croient à rien, pas même à l'athéisme, qui ne se dévouent, qui ne se sacrifient à rien. *Exactement :* le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent. Qu'on ne s'y trompe pas, et que personne par conséquent ne se réjouisse, ni d'un côté ni de l'autre. Le mouvement de *dérépublicanisation* de la France est profondé-

Extrait de la publication

ment le même mouvement que le mouvement de sa *déchristianisation.* C'est ensemble un même, un seul mouvement profond de *démystication.* C'est du même mouvement profond, d'un seul mouvement, que ce peuple ne croit plus à la République et qu'il ne croit plus à Dieu, qu'il ne veut plus mener la vie républicaine, et qu'il ne veut plus mener la vie chrétienne, (qu'il en a assez), on pourrait presque dire qu'il ne veut plus croire aux idoles et qu'il ne veut plus croire au vrai Dieu. *La même* incrédulité, *une seule* incrédulité atteint les idoles et Dieu, atteint ensemble les faux dieux et le vrai Dieu, les dieux antiques, le Dieu nouveau, les dieux anciens et le Dieu des chrétiens. Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté. La cité politique et la cité chrétienne. La cité des hommes et la cité de Dieu. C'est proprement la stérilité moderne. Que nul donc ne se réjouisse, voyant le malheur qui arrive à l'ennemi, à l'adversaire, au voisin. Car *le même* malheur, *la même* stérilité lui arrive. Comme je l'ai mis tant de fois dans ces cahiers, du temps qu'on ne me lisait pas, le débat n'est pas proprement entre la République et la Monarchie, entre la République et la Royauté, surtout si on les considère comme des formes politiques, comme deux formes politiques, il n'est point seulement, il n'est point exactement entre l'ancien régime et le nouveau régime français, le monde moderne ne s'oppose pas seulement à l'ancien régime français, il s'oppose, il se contrarie

Extrait de la publication

à toutes les anciennes cultures ensemble, à tous les anciens régimes ensemble, à toutes les anciennes cités ensemble, à tout ce qui est culture, à tout ce qui est cité. C'est en effet la première fois dans l'histoire du monde que tout un monde vit et prospère, *paraît* prospérer *contre toute culture.*

Que l'on m'entende bien. Je ne dis pas que c'est pour toujours. Cette race en a vu bien d'autres. Mais enfin c'est pour le temps présent.

Et nous y sommes.

Nous avons même des raisons très profondes d'espérer que ce ne sera pas pour longtemps.

Nous sommes extrêmement mal situés. Nous sommes en effet historiquement situés à un point critique, à un point de discernement, à ce point de discrimination. Nous sommes situés juste entre les générations qui ont la mystique républicaine et celles qui ne l'ont pas, entre celles qui l'ont encore et celles qui ne l'ont plus. Alors personne ne veut nous croire. Des deux côtés. *Neutri*, ni les uns ni les autres des deux. Les vieux républicains ne veulent pas croire qu'il n'y a plus des jeunes républicains. Les jeunes gens ne veulent pas croire qu'il y a eu des vieux républicains.

Nous sommes entre les deux. Nul ne veut donc nous croire. Ni les uns ni les autres. Pour tous les deux nous avons tort. Quand nous disons aux vieux républicains : Faites attention, après nous il n'y a personne, ils haussent les épaules. Ils croient

Extrait de la publication

qu'il y en aura toujours. Et quand nous disons aux jeunes gens : Faites attention, ne parlez point si légèrement de la République, elle n'a pas toujours été un amas de politiciens, elle a derrière elle une mystique, elle a en elle une mystique, elle a derrière elle tout un passé de gloire, tout un passé d'honneur, et ce qui est peut-être plus important encore, plus près de l'essence, tout un passé de race, d'héroïsme, peut-être de sainteté, quand nous disons cela aux jeunes gens, ils nous méprisent doucement et déjà nous traiteraient de vieilles barbes.

Ils nous prendraient pour des maniaques.

Je répète que je ne dis point que c'est pour toujours. Les raisons les plus profondes, les indices les plus graves nous font croire au contraire, nous forcent à penser que la génération suivante, la génération qui vient après celle qui vient immédiatement après nous, et qui bientôt sera la génération de nos enfants, va être enfin une génération mystique. Cette race a trop de sang dans les veines pour demeurer l'espace de plus d'une génération dans les cendres et dans les moisissures de la critique. Elle est trop vivante pour ne pas se réintégrer, au bout d'une génération, dans l'organique.

Tout fait croire que les deux mystiques vont refleurir à la fois, la républicaine et la chrétienne. Du même mouvement. D'un seul mouvement profond, comme elles disparaissaient ensemble,

(momentanément), comme ensemble elles s'oblitéraient. Mais enfin ce que je dis vaut pour le temps présent, pour tout le temps présent. Et dans l'espace d'une génération il peut se produire tout de même bien des événements.

Il peut arriver des malheurs.

Telle est notre maigre situation. Nous sommes maigres. Nous sommes minces. Nous sommes une lamelle. Nous sommes comme écrasés, comme aplatis entre toutes les générations antécédentes, d'une part, et d'autre part une couche déjà épaisse des générations suivantes. Telle est la raison principale de notre maigreur, de la petitesse de notre situation. Nous avons la tâche ingrate, la maigre tâche, le petit office, le maigre devoir de faire communiquer, par nous, les uns avec les autres, d'assurer la communication entre les uns et les autres, d'avertir les uns et les autres, de renseigner les uns sur les autres. Nous serons donc généralement conspués de part et d'autre. C'est le sort commun de quiconque essaie de dire un peu de vérité(s).

Nous sommes chargés, comme par hasard, de faire communiquer par nous entre eux des gens qui précisément ne veulent pas communiquer. Nous sommes chargés de renseigner des gens qui précisément ne veulent pas être renseignés.

Telle est notre ingrate situation.

Extrait de la publication

Nous retournant donc vers les anciens, nous ne pouvons pourtant dire et faire, nous ne pouvons que répéter à ces républicains antécédents : Prenez garde. Vous ne soupçonnez pas, vous ne pouvez pas imaginer à quel point vous n'êtes pas suivis, à quel point nous sommes les derniers, à quel point votre régime se creuse en dedans, se creuse par la base. Vous tenez la tête, naturellement, vous tenez le faîte. Mais toute année qui vient, toute année qui passe vous pousse d'un cran, fait de votre faîte une pointe plus amincie, plus tremblante, plus seulette, plus creusée en dessous. Et déjà dix, quinze, bientôt vingt annuités, annualités de jeunes gens vous manquent à la base.

Vous tenez la pointe, vous tenez le faîte, vous tenez la tête, mais ce n'est qu'une position de temps, une situation comme géographique, historique, temporelle, temporaire, chronologique, chronographique. Ce n'est qu'une situation par le fait de la situation. Ce n'est pas, ce n'est nullement une situation organique. La situation à la pointe, la situation de pointe du bourgeon qui organiquement, végétalement mène l'arbre, tire tout l'arbre à lui. Et par où il a passé tout l'arbre passera.

Je suis épouvanté quand je vois, quand je constate simplement ce que nos anciens ne veulent pas voir, ce qui est l'évidence même, ce qu'il suffit de vouloir bien regarder : combien

Extrait de la publication

Extrait de la publication

idées

littérature

philosophie

sciences

sciences humaines

idées actuelles

charles péguy : notre jeunesse

Publié en 1910, "Notre jeunesse" est peut-être l'écrit politique et polémique le plus accompli de Péguy. C'est dans ce livre que se trouve sa phrase célèbre que tout commence en mystique et finit en politique. Péguy dresse, en effet, un bilan de la France, un bilan de la République, un bilan de notre pays depuis la Révolution jusqu'à l'Affaire Dreyfus.

photo-graphisme h. cohen d'après photo p. laurens

Extrait de la publication